

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.
DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je fais ce que je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

[Vol. 5. QUÉBEC 17 AOÛT, 1844, No. 31.]

Mélanges Littéraires.

LES PETITS BONHEURS DE LA VIE HUMAINE ;

A L'USAGE DE CEUX QUI NE RECHERCHENT PAS

Les bruyants plaisirs.

Suite et fin.

J'étais assis au coin de mon foyer solitaire, et un chagrin plus cruel que tous ceux que j'avais éprouvés en ma vie (hélas ! le chagrin le plus récent est toujours le plus cruel) me tenait l'âme oppressée. Mes yeux s'étaient desséchés à regarder la flamme qui peu à peu pâlisait ; elle finit par s'allonger une dernière fois, lécha le tronc noirci de la bûche du fond, et mourut. Le cours de mes pensées devint plus triste encore : C'est ainsi que tout palit et s'efface : toute flamme, et de jeunesse, et de tendresse, et d'espoir, et de vie ; jetté ainsi une dernière lueur et s'éteint. Les amis se refroidissent ; les parents s'éloignent, disparaissent ou meurent : de tout, le temps fait sa proie. Je songeai à cette destruction successive comme tant d'autres y ont songé ; mon souvenir ranima chaque étincelle de joie et d'amour que j'avais vue noircir en ma vie, pour les regarder de nouveau s'éteindre l'une après l'autre. Bientôt je ne pensai plus : je souffrais sans m'en rendre compte ; il y a des gens qui appellent cela rêver.

Je ne sais combien je restai de temps ainsi absorbé, la tête penchée sur ma poitrine. Enfin mon cou fatigué se redressa, je me tournai sans le vouloir vers la fenêtre. Un ciel blanc et mat semblait collé aux vitres ; sur ce fond, brillant sans être gai, se détachait le plumage sombre de deux petits oiseaux perchés sur la barre de fer de la croisée. Leurs sauts légers, comme ils jouaient ensemble ; les mouvements coquets de leurs jolies têtes tandis qu'ils s'attaquaient de leur bec, agaçant les inégalités de la peinture du barreau, ou éploignent leurs plumes luisantes ; le frémissement qui ouvrait au souffle de l'air le chaud duvet qui les recouvre ; leur gazouillement, indistincte conversation, tout leur amusant petit manège peu à peu fixa mes regards, et à mon insu divertit ma tristesse. En observant on oublie. Mes souvenirs avaient changé de route : c'était aux oiseaux que je pensais, à leur ins-

inct si admirable, oiseaux (qu'à je pensais, à leurs migrations, à leur instinct si admirable, à leurs nids, à mille choses intéressantes que j'avais vues, à d'autres plus curieuses encore que j'avais lues ; et tout-à-coup je me levai pour aller chercher le livre où je copie pêle-mêle ce qui me plaît dans mes lectures, ce qui me charme dans mes promenades, maigre bibliothèque, plus souvent consultée, et avec plus de plaisir peut-être, que les nombreux volumes qui couvrent les tables d'acajou des savants et des riches.

Mon brusque mouvement effraya mes hôtes emplumés ; ils prirent leur droit vers le haut de la croisée, s'élevant dans une direction verticale. En les perdant de vue, je retrouvai en partie mes tristes impressions : une larme se reforme dans mes yeux épuisés. J'enviai l'insouciant bonheur de ces frêles créatures, les ailes qui les conduisent en un clin-d'œil à travers les espaces, comme si en changeant de lieu j'eusse été sûr d'échapper aux sombres pensées dont je venais de me distraire un moment. J'éprouvai cet âpre sentiment qui ravale celui qui l'accueille, j'enviai à une nature inférieure son insouciance et sa joie ; je comptai la cessation du bonheur en elle-même pour quelque chose, c'est être à la veille, de le compter pour tout ; et tout mon cœur se serra petit et desséché.

L'oiseau peut s'envoler, me dis-je enfin ; mais moi, n'ai-je pas mes ailes aussi, et bien autrement puissantes que les siennes ? Quelle est la place, dans l'espace et au-delà de l'espace, où mon imagination ne me puisse transporter ? Quel est le lieu dont l'accès me soit fermé ? A la suite de ce petit oiseau, ne puis-je parcourir un monde tout entier ? Je suis seul, isolé dans ma tristesse ; isolé ! eh ! que de bons et de grands hommes, que d'esprits supérieurs et bienveillants ont accumulé leurs souvenirs pour ma consolation, ont épuisé les richesses de leur esprit pour égayer le mien, m'ont laissé des exemples de tout genre de patience, de courage, et de gaieté aussi, pour animer ma solitude, l'embellir, et me la rendre douce !

Je me parlai ainsi à moi-même, et pour conjurer le découragement que je sentais prêt à renaître, j'ouvris un de mes livres de notes au hasard, et j'y trouvai l'histoire suivante :

LA PERRUCHE DE MA SEUR.

« Puisque vous voulez avoir quelques détails sur cet oiseau vraiment extraordinaire, je vous ferai part seulement de ce dont je puis garantir l'exactitude, parce que je l'ai vu moi-même. La façon de rire de cette perruche est on ne peut plus amusante ; et il est impossible de ne pas partager son excessive hilarité, surtout lorsqu'au beau milieu de ses éclats elle s'interrompt en criant : « Ne me faites pas rire comme cela . . . j'en mourrai ! j'en mourrai ! » Et alors elle recommence des éclats plus bruyants encore. Si vous lui dites : « Eh bien ! Margot, qu'y a-t-il, ma chère ? » Elle vous répond : « Ah ! ça va mal ! j'ai attrapé un rhume, la grippe ! . . . » Alors elle gémit, elle tousse ; puis, faisant un bruit qui ressemble à un long et profond soupir : « Cela commence à aller mieux, » reprend-elle ; et elle se remet à rire.

« La première fois que je l'entendis, j'étais sur l'escalier à donner quelques ordres à la bonne, qui se nomme Babet : il me sembla qu'un enfant appelait au-dessous de moi. « Babet, disait la voix, je me sens mal, bien mal ! » Lorsque je m'informai de ce que c'était que cet enfant et de ce qu'il avait : « Eh ! ce n'est que la perruche, répondit la bonne, elle n'en fait pas d'autres dès que je la laisse seule. » Cela se trouva juste ; au moment où la domestique parut dans la chambre, Margot se tut et commença à rire d'un air moqueur.

« C'est chose étrange, en vérité, que de la voir gémir et pleurer invariablement quand on la tourmente, et rire quand on lui fait plaisir. Si l'on tousse, ou si l'on éternue ; « Ah ! le mauvais rhume ! » s'écrie aussitôt Margot. Un jour que les

enfants avaient joué seuls avec elle, et qu'ils s'empressaient de raconter ensuite toutes les belles choses qu'elle avait dites et faites pendant ce temps : "Il n'y a pas un mot de vrai !" s'écria Margot d'un ton grave en les interrompant. Quand la domestique, mécontente de la perruche, menace de la frapper : "Vous n'en aurez jamais le courage !" reprend celle-ci d'un air caillard. Elle appelle le chat d'une voix claire ; "Minet ! Minet !" puis se répond à elle-même : "Miaou, miaou." Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que si pour la décider à appeler le chat, vous criez vous-même : Minet ! la perruche répond en miaulant ; et si vous imitez le chat, c'est alors qu'elle s'empresse de l'appeler de nouveau.

"Margot imite toute sorte de bruit. Elle aboie de façon à mettre en rumeur tous les chiens du quartier. Je ne puis exprimer la consternation dans laquelle elle a une entière basse-cour par sa manière de chanter comme le coq, de caqueter et glousser comme les poules et les dindons.

"La perruche chante une chanson de sa petite voix d'enfant, et se met juste sur l'air. Elle est surtout fort drôle, quand elle fait ce qu'on pourrait appeler une fausse-note, pour se reprendre aussitôt en disant : "Holà ! ho ! quelle grosse faute !" tire en se moquant, et recommencer de plus belle et sur un autre ton.

"De préférence, Margot chante *J'ai du bon tabac*, chanson qu'elle prononce fort distinctement. Si, pour lui faire recommencer, vous fredonnez vous-même : *J'ai du bon tabac* . . . la friponne de perruche se gardera de vous imiter, et dans le même esprit qui lui fait appeler le chat quand on miaule, et miauler quand on appelle le chat, elle vous répondra : *J'en ai du bon et du râpé*. J'attends toujours qu'elle y substitue, pour quelques uns des importuns qui l'interrogent sans cesse : *Mais ce n'est pas pour ton fichu nez !* tant elle me fait l'effet d'un être humain, capricieux et railleur. Son sourire moqueur et ses malices enfantines me feraient croire à la transmigration des âmes.

*Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit !*

"Si les saillies de ma spirituelle perruche allaient vous paraître incroyables, j'en serais tenté de m'en prendre à votre peu d'observation. Je connais pour ma part cent traits de même force, et dont j'ai pour garants d'inépuisables observateurs de cette nature si riche et si variée, mais qui ne se révèle qu'à ceux qui l'aiment."

Il n'est rien qui ramène le calme dans l'âme comme de s'arracher à la pénible préoccupation de soi-même et de ses chagrins pour regarder ce monde qui nous a été donné si beau, si paré, rempli d'inépuisables sources d'intérêt, d'instruction, de l'amusement et d'admiration. Il m'avait suffi de la vue d'un petit oiseau pour détourner le cours de pénibles souvenirs ; et maintenant un récit futile, oiseux, suffisait pour divertir mes pensées et les rendre plus sercines. Je ne rêvais plus, je regardais en tisonnant. Une feuille de papier avait volé sur le feu que j'avais laissée presque s'éteindre, il s'en échappait une épaisse fumée. Je soufflai : à la première bouffée d'air, ce qui était une noire vapeur devint une flamme brillante, tout s'éclaira. Je pensai alors que le souffle est en nous, et que de la plus insignifiante réveille, de la moindre bluette, Dieu a permis que nous puissions faire jaillir la lumière et la chaleur.

JUSTICE ET SUPPLICES DANS LE ROYAUME DE SIAM.

Le comte de Forbin, qui fit partie de l'ambassade envoyée au roi de Siam par Louis XIV, ne repartit pas avec ses compatriotes et séjourna deux ans dans ce pays, sur lequel il a laissé dans ses Mémoires des renseignements fort curieux. Nous en extrayons le passage suivant, relatif à la manière dont s'exerçait la justice.

“Le roi, dit-il, fait exécuter lui-même la justice. Il y a toujours avec lui quatre cent bourreaux qui composent sa garde ordinaire. Personne ne peut se soustraire à la sévérité de ses châtimens. Les châtimens ordinaires sont de fendre la bouche jusqu’aux oreilles à ceux qui ne parlent pas assez, et de la coudre à ceux qui parlent trop. Pour des fautes assez légères, on coupe les cuisses à un homme, on lui brûle les bras avec un fer rouge, on lui donne des coups de sabre sur la tête, on lui arrache les dents. Il faut n’avoir presque rien fait pour n’être condamné qu’à la bastonnade, à porter la carigüe au cou, ou à être exposé tête nue à l’ardeur du soleil. Pour ce qui est de se voir enfoncer des bouts de cannes dans les ongles, qu’on pousse jusqu’à la racine, mettre les pieds au cep, et plusieurs autres supplices de cette espèce, il n’y a presque personne à qui cela ne soit arrivé au moins quelquefois dans sa vie.”

ENFANT NOURRI PAR UNE CHÈVRE.

A l’époque de la guerre soutenue par Bélisairé contre les Goths en Italie, des habitans d’un petit bourg du Vicentin nommé Salvia (aujourd’hui Urbi-Soglià dans la Marche d’Ancone) furent obligés de quitter précipitamment leurs demeures et de se sauver au loin. Une femme nouvellement accouchée disparut sans qu’on pût savoir ce qu’elle était devenue, laissant dans son berceau son enfant qu’un heureux hasard vint arracher à une mort inévitable. Les cris poussés par le pauvre petit abandonné attirèrent près de lui une chèvre qui le nourrit de son lait et le garda soigneusement pour écarter toutes les bêtes qui auraient pu lui faire du mal. Les habitans, qui restèrent longtemps sans pouvoir rentrer dans leurs foyers, furent surpris, à leur retour, de trouver l’enfant encore en vie. Les femmes qui avaient du lait lui présentèrent en vain leurs seins, l’enfant les repoussait en pleurant. La chèvre, de son côté, par ses bélemens, paraissait se plaire; on fut obligé de la laisser continuer à nourrir l’enfant. “Un jour que je me trouvais sur les lieux, dit l’historien grec Procope, on me mena voir cet enfant comme une chose extraordinaire, et lui le tourmenta exprès pour le faire crier. A l’instant la chèvre, qui n’était qu’à un jet de pierre, accourut en bêlant, et se mit sur l’enfant qu’elle couvrit de son corps pour le défendre et le préserver de tout danger.” Cette aventure touchante fit donner à l’enfant le nom d’Egiste.

POLICE DES ASSEMBLÉES NATIONALES GAULOISES.

Dans la vieille Gaule, la multitude, passionnée pour les discours, écoutait ses orateurs avec un religieux silence, et laissait éclater ensuite des témoignages bruyants d’approbation ou de blâme. A l’armée, on marquait son assentiment en choquant le gais ou le sabre contre le bouclier. Interrompre une harangue et troubler l’attention publique était réputé un acte grossier et punissable. “Dans les assemblées publiques dit un écrivain ancien, lorsqu’un des membres faisait du bruit ou interrompait l’orateur, un huissier s’avançait l’épée à la main, lui imposait silence avec menaces, renouvelait cette sommation deux ou trois fois, et, si l’interrompé persistait, il lui coupait un pan de sa saie assez grand pour que le reste devint inutile.” Si cet usage était rétabli de nos jours, combien d’honorables membres de nos assemblées législatives, qui n’ouvrent guère la bouche que pour interrompre les orateurs, risqueraient de sortir du lieu des séances sans basques à leurs habits.

Les philosophes se plaisent à nous montrer les grands effets souvent produits par de petites causes. C'est là un texte qui doit s'enrichir ici d'un exemple bien frappant. M. Laffite a possédé trente millions il a été premier ministre, il est monté au faite de la richesse et du pouvoir. Si vous cherchez l'origine et la cause première de cette fortune et de ces grandeurs, vous trouvez une épingle.

Lorsque M. Laffite vint à Paris 1788, toute son ambition se bornait à obtenir une petite place dans une maison de banque. Il se présenta chez M. Perregaux avec une lettre de recommandation. M. Perregaux riche banquier suisse, venait de s'établir dans l'hôtel de Mlle Guimard, que la célèbre danseuse avait mis en loterie et que le financier avait gagné. Cette charmante habitation qu'on est en train de démolir aujourd'hui, reçut la première visite de M. Laffite, c'est là qu'il fit son premier pas dans le monde Parisien. Le jeune provincial, pauvre et modeste, timide et troublé entra par cette porte qui avait vu passer toutes les folies du siècle dernier. On l'introduit dans le boudoir de la danseuse devenu le cabinet du banquier, et il présente sa requête. — Impossible de vous admettre chez moi, du moins pour le moment lui répond le banquier ; mes bureaux sont complets. Plus tard, si j'ai besoin de quelqu'un je verrai ; mais en attendant, je vous conseille de chercher ailleurs car je ne pense pas avoir de longtemps une place vacante.

Ainsi conduit, le jeune solliciteur salue et se retire. En traversant la cour, triste et le front penché, il se baisse, ramasse une épingle et l'attache sur le parement de son habit.

Il était loin de se douter que cette action puérile et toute machinale devait décider de son avenir et qu'avec cette épingle il allait fixer la fortune.

Debout à la fenêtre de son cabinet, M. Perregaux avait suivi des yeux la retraite du jeune homme. Le banquier suisse était de ces observateurs qui savent le prix des petites choses et qui jugent l'espece humaine sur ces détails futiles en apparence et sans portée pour le vulgaire. Il avait vu ramasser l'épingle, et ce trait le charma. Dans ce simple mouvement il avait pour lui la révélation d'un caractère ; c'était une garantie d'ordre et d'économie, un gage assuré de toutes les qualités qui font le bon financier. Un jeune homme qui ramassait une épingle devait un être un excellent commis, mériter la confiance de son patron et arriver à une haute prospérité.

Le soir même, le jeune Laffite reçut un billet de M. Perregaux, qui lui disait : Vous avez une place dans mes bureaux ; vous pouvez venir l'occuper dès demain.

Le banquier ne s'était pas trompé : le jeune homme à l'épingle possédait toutes les qualités requises, et même quelques unes de plus. Le jeune homme commis devint bientôt caissier, puis associé puis maître de la première maison de banque de Paris, puis député et enfin président du conseil des ministres, le poste le plus élevé que puisse atteindre un citoyen. — Mais qui sait ? sans cette épingle, M. Laffite ne serait pas entré dans les bureaux de M. Perregaux ; un autre patron ne lui aurait pas ouvert une route aussi large, aussi belle ; ses talens et ses lumières n'auraient peut-être pas pu se développer aussi largement et arriver à de si magnifiques résultats.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 17 AOUT, 1844.

Le *Pilot* reçu ce matin annonce que des rumeurs donnent à penser que ; (hem !)

en conséquence de quelques *transactions* qui ont eu lieu dans le bureau du receveur-général, le trésor public aura bien vite à souffrir un déficit considérable!

Seraient-ce par exemple des *transactions*, à la Sir John Caldwell? A propos, qui est receveur-général? le connaissez-vous? — Non et vous? — Non et vous? — Non je ne le connais pas? Ni moi, ni moi! — Eh! que craignez-vous, bon peuple; vos écus ne sont pas perdus pour tout le monde. D'ailleurs d'après le nouveau système de gouvernement responsable selon les bonhommes Metcalfe, Viger, Neilson et autres bonhommes, les officiers publics sont responsables vis-à-vis du gouverneur et le gouverneur vis-à-vis de la reine qui s'inquiète de nos affaires, comme de Colin Tampon. Quant au peuple... ça ne le regarde pas; qu'il aille au diable, à la recherche de ses écus... pourquoi est-il peuple? Tant pis.

(Nouvelles idées constitutionnelles du despotisme PATERNEL importé de l'Indostan à l'usage du Canada.)

SIR CHARLES METCALFE A LORD STANLEY.

(Continuation.)

Ma lettre est déjà bien longue, mon très-cher lord, mais dans la position où je me trouve, accablé, comme je le suis, de déboires, de chagrins, de contrariétés, vous me permettrez de verser un peu longuement mes peines dans le sein d'une feuille de papier.

D'après tout ce qui précède, dans la présente épître, vous avez dû voir que ce ne sont pas roses sans épines mais plutôt des épines sans roses que les honneurs du gouvernement en Canada. Comment sortir de cet affreux état? J'attends avec impatience de votre part des idées pratiques sur ce sujet, car des théories, et des avis sans but, des mesures impraticables ou vagues, j'en trouve ici tant, ou plus, que je n'en veux. Il y a je crois une centaine de gazettes dans les Canadas; dans chacune d'elles je trouve un moyen de me tirer d'affaires; vous seriez surpris mon cher de l'énorme quantité d'administrateurs et de grands hommes d'état qu'on peut trouver ici parmi les hommes qui n'ont pas d'état. Ce sont des financiers incomparables qui n'ont pas le sou comptant à régir; des amis de la paix universelle qui sont toujours entr'eux à couteaux tirés; des parâsans de la modération qui traitent leur voisin de menteur, de voleur, de parjure, de meurtrier, de gibier de potence; il n'y en a pas un qui très-gravement ne se croie dans la tête une meilleure cervelle que celle de Peel; or avec tant de conseillers je suis dans le plus grand embarras car si j'adopte l'opinion de l'un, les quatre-vingt-dix-neuf autres me tomberont sur le dos et gare à moi; donc il faut que je m'applique à chercher un moyen auquel personne encore n'ait songé et voici en quelques mots ce qui me tourne dans l'esprit.

Ce moyen auquel personne encore selon moi, n'a pensé, se bornerait à faire de bonnes lois, justes, libérales, utiles et dont la fabrication ne coûtât pas cher. Voilà ce que je vais tâcher de faire; si je ne réussis pas je m'en laverai les mains comme Ponce Pilate et je lèverai le pied comme n'importe qui. Vous savez que je suis indépendant et que si on ne me laisse pas mener le gouvernement constitutionnel à ma tête je puis envoyer paître le Canada, le ministère anglais, la reine et vous-même, mon cher lord; je suis bâti comme ça, moi; croyez-moi, ce n'est ni avec des ministres récalcitrans, ni avec des journalistes, ni avec des prunes que j'ai pacifié la Jamaïque où l'on m'a élevé une statue qui n'est pas de paille, et gouverné les Indes qui ne m'ont encore rien élevé, sans doute parce que je n'avais pas alors de ces idées lumineuses qui me sont venues depuis. A propos de cela, (Mr. Viger me prie de vous demander de vouloir bien passer chez un sculpteur afin de savoir combien coûterait la statue que ses concitoyens lui élèveront; si ça ne

revient pas trop cher il se décidera à faire cette dépense. Moi je sais que je me suis très-bien trouvé de la recette, quand quelqu'un doute de mon habileté administrative je leur fais dire par mes partisans, (avec de l'argent et le grade de gouverneur-général on en a toujours) ces seuls mots : — *Votez la statue!* Avec ça on répond à tout. Ce défenseur muet est le plus éloquent de mes amis.

Je suis établi à Montréal depuis le mois de juin, c'est une ville assez considérable pour ces pays-ci ; elle est à peu près grande comme l'espace que vous réservez dans votre parc à vos chiens de chasse. Les habitants sont beaucoup, actuellement, pour améliorer l'apparence de leurs maisons. On démolit une moitié de la ville et on reconstruit l'autre moitié. La population se compose en majorité de Canadiens descendants de Français, gens fort utiles. C'est sur eux qu'on tire et qu'on lâche les baionnettes en cas d'émeute ou seulement de rixe ; ils s'amuse-dit-on à se faire massacrer dans les élections pour s'habituer à se faire sabrer et mitrailler dans les révolutions ; le reste se compose d'anglais qui ont introduit le roast-beef, le brandy de Liverpool, le champagne de Portsmouth, le claret de bois de Campêche, le macère de Bristol, et le dandy de Londres ; d'Écossais qui font fortune, honnêtement quand ils peuvent, enfin d'Irlandais qui font prospérer le shillelagh et bâtonnent leurs voisins de chaque origine tour-à-tour. Sous le rapport politique c'est une excellente population ; car il y a tant de division que quelle que soit la ligne de conduite qu'on adopte on est certain de trouver des partisans. Sous le rapport social je ne vous en dirai pas grand-chose car je vois peu de monde pour ne pas faire de jaloux, cela me dispense de faire des frais d'amabilité qui ne sont pas dans mes habitudes ; je travaille pour me distraire, cela paraît surprenant à tous les chefs de départements qui jusqu'à présent se sont accoumés à ne rien faire. J'ai une maison à la campagne ; on a eu de la peine à la mettre en ordre et à la rendre habitable ; cela a coûté beaucoup d'argent ; mais elle est fort laide encore. N'importe, je n'attends pas la visite des nababs que nous avons ruinés à Calcutta.

En attendant des nouvelles de vous, mon cher Lord, je suis votre dévoué serviteur et ami

CHARLES.

P. S. Avez-vous par hasard entendu dire que sa Majesté se proposait de me créer Lord. C'est un bruit qui a couru ici ; si vous n'en avez pas encore entendu parler à Londres, faites-le courir. Ça ne peut pas me nuire. Colborne et Thompson l'ont bien été. Sir Charles Bagot n'a pas eu cet honneur ; il avait assez de ceux que le peuple canadien lui a rendus.

JOURNAL D'UN AMÉRICAIN EN CANADA

Québec. — Continuation.

(Voir l'avant-dernier numéro du Fantasque.)

Lundi soir. En vérité c'est un pays plus singulier que je ne l'avais cru d'abord. Je passe de surprises en surprises. Je suis allé visiter aujourd'hui une école où près de six cents petits garçons, reçoivent leur éducation. Les maîtres sont des hommes qui portent une costume très original ; ils se donnent une peine incroyable et font faire des progrès extraordinaires à leurs élèves. On m'a dit qu'ils ne se font pas payer pour cela ; dès qu'on m'eut dit cela je sortis en toute hâte de l'école, car j'avais peur de ces gens-là ; c'était la première fois que je voyais ce genre de folie. On ne voudra pas me croire quand je dirai cela chez nous. Eh bien pourtant cela n'est rien encore en comparaison de ce que je vais écrire. Il y a à Québec deux grandes familles de sœurs qui ont de belles maisons, de superbes propriétés où on pourrait établir des filatures, des superbes manufac-

tures de clous, de bardeaux, de balais, de seaux, de drap, d'indienne, des verreries, des distilleries, etc. etc. des capitaux qu'elles pourraient faire valoir et placer sur les chemins de fer, les canaux, les bateaux à vapeur; en bien au lieu de cela elles vivent retirées, laissant dormir leur argent et soignant elles-mêmes une cinquantaine de malades indigents et d'infirmes. Les anglais feront bien de chasser du pays ce qui reste de descendants de français; car on a bien deviné qu'il n'y a que ces gens-là qui puissent avoir des idées aussi extravagantes.

J'ai manqué ce soir le bateau-à-vapeur pour voir ces curiosités-là; mais je n'en suis pas fâché, attendu que j'aurai quelque chose à raconter à mes amis. Le plus souvent on fait un voyage, on dépense de l'argent et l'on n'a vu que ce qu'on peut voir sans sortir de chez soi: de l'eau, des arbres, de la terre, de l'herbe, des maisons, des bœufs, des vaches, des chevaux, des oiseaux, des chiens, des chats.

Mardi à midi. En attendant le départ du bateau je me suis promené dans les rues des faubourgs et de la ville afin d'examiner l'apparence des femmes de ce pays-ci. En général elles ne m'ont pas plu; elles ont des couleurs, toutes leurs dents, se portent bien, ont le visage riant et ne présentent presque jamais cet air souffreteux qui nous paraît si poétique et qui nous fait rechercher nos américaines, si pâles et si intéressantes. Ici on me dit qu'une femme même bien élevée vaque à son ménage, sait comment on fait la soupe, élève elle-même ses enfants, s'occupe des affaires de commerce de son mari, coud des boutons à ses habits et raccommode même la partie la plus intéressante de son vêtement. Quelle horreur! quelle abomination! Comme on est vulgaire! Cela me fait penser à ma chère Isabella, si modeste, si douce et si frêle. Il me semble la voir la tête dans ses deux mains appuyée sur un roman de mistress Radcliffe.

Combien elle ro ugirait si elle lisait ce que je viens d'écrire. J'ai hâte d'être de retour pour l'épouser. Ses parents s'opposent à notre mariage parceque je suis anabaptiste et qu'elle est méthodiste; mais il est convenu entre nous que s'ils persistent dans leur obstination, je l'enlèverai, elle changera de religion et cette heureuse union se fera en dépit d'eux. Douce Isabella!...

(La suite prochainement.)

Des occupations inattendues ne nous ont pas permis de donner la quantité accoutumée de matières éditoriales.

CONDITIONS.

Ce Journal s'imprime et se publie par

N. AUBIN, REDACTEUR ET PROPRIETAIRE.

14 RUE COUILLARD, - QUEBEC.

Parait le **SAMEDI**. L'année ou le vol. se compose de **48 numéros**. — Le prix d'abonnement est de **SEPT CHELINS** et **DEMI**, payable par semestre de **24 numéros**, d'avance.